

En ce début d'année, et après les examens pour vous et les corrections pour moi, je me suis dit qu'il serait peut-être temps de prendre un instant pour faire un petit bilan, comme l'on fait souvent à cette époque, plus ou moins assorti de bonnes résolutions.

Je me suis par conséquent livré à une sorte d'examen de conscience, au bout duquel je me suis aperçu que j'avais, en effet, commis pas mal de fautes. Je crois donc qu'il faut que je reconnaisse publiquement mes torts, et j'ai choisi de le faire à la manière d'un « *j'accuse* » (sans avoir la prétention de me comparer à Zola, bien entendu !) devenu, pour l'occasion « *je m'accuse* ».

Je m'accuse d'avoir eu la naïveté de penser qu'en rédigeant un argumentaire, en expliquant, en répondant aux questions, en justifiant les besoins, en avançant des arguments rationnels, je parviendrais à convaincre mes collègues du bien fondé de la démarche visant à ouvrir un nouveau Master.

Je m'accuse d'avoir eu la faiblesse de croire que si les principaux intéressés (étudiants, associations de patients) étaient demandeurs ; si une équipe d'enseignants et de professionnels bâtissait ensemble une maquette cohérente et prête à démarrer (lieux de stage y compris !), le projet verrait le jour sans aucune difficulté, tout le monde se réjouissant d'une ouverture nouvelle, d'un plus qui n'enlève rien à personne, d'une possibilité supplémentaire de choix pour les étudiants, placés, dit-on, « au centre du système éducatif »....

Je m'accuse d'avoir eu le tort de prendre le pari de la transparence, de ne pas mépriser les étudiants en leur assenant « *cela ne vous concerne pas* » alors que c'est de leur futur professionnel qu'il s'agit, d'avoir eu le respect de leur raconter la vérité sur les raisons d'un refus que personne ne leur a encore justifié malgré leur demande explicite et répétée.

Je m'accuse d'avoir eu l'outrecuidance de considérer les étudiants comme des personnes adultes capables de savoir par eux-mêmes ce qu'ils veulent sans que personne ne les manipule, comme des étudiants universitaires capables de jugement critique, de confronter des paradigmes, d'évaluer des points de vue, d'apprécier les débats d'idées, même vifs (car vivants et pas morts), même passionnés (car la vie est passion et pas apathie)...

Je m'accuse de ne pas aimer le vin affadi par de l'eau (le fameux « *mettre de l'eau dans son vin* », présenté sans cesse comme une vertu) ; de ne pas solder, de ne pas brader, de ne pas vouloir négocier (littéralement : faire négoce) les questions de principe.

Je m'accuse de préférer la raison à la force, le cerveau aux tripes, Don Quijote à Sancho Panza, la légalité à la loi de la jungle, la légitimité à la légalité, le chaud au tiède, convaincre plutôt que vaincre, parler plutôt que crier, d'avoir un faible pour le « *pot de terre* » face au « *pot de fer* »...

Je m'accuse, surtout, d'être encore début, de ne pas avoir abandonné, de continuer les démarches, de ne pas baisser les bras, de ne pas désespérer...malgré qu'il y ait tant de personnes qui, comme l'écrivait Aragon :

*« comme un miroir
savent réfléchir
mais sont incapables de voir ».*